

Evolution du regard et des attentes de la société vis-à-vis de la faune et de sa gestion

par André MICOUD

***S'agissant des « déséquilibres »
entre faune et forêt, il nous
a semblé essentiel, lors de notre
colloque «Grande faune et forêt
méditerranéenne : quels équilibres
pour demain ?», de donner
la parole au sociologue.
En faisant le point sur l'évolution
de nos rapports à la nature, et plus
particulièrement à la faune,
il éclaire le débat sur la perception
des « déséquilibres ».***

« S'agissant de cette évolution du rapport aux animaux, je pense que ne peux rien vous apprendre que vous ne connaissiez déjà. Qu'il me suffise donc de ne faire que citer, comme une litanie, la longue série des événements que nous avons tous pu connaître depuis une cinquantaine d'années : campagnes contre la chasse aux bébés phoques, contre le port de fourrures, multiples formes d'opposition à la chasse ou à la corrida, dénonciations des mauvais traitements infligés aux animaux d'élevage, luttes contre la « vivisection » dans les laboratoires de recherche, intrusions dans les abattoirs pour alerter les publics sur les pratiques qui s'y déroulent ; et puis, plus récemment, critique de l'élevage et de la consommation de viande, développement du végétarisme, et jusqu'aux lois récentes qui déclarent que l'animal n'est plus un bien meuble (ou immeuble par destination) mais qu'il est un « être sensible ».

C'est donc un fait que depuis déjà plusieurs décennies, la question du rapport aux animaux a pris une ampleur grandissante. Outre les faits que je viens de citer, on ne compte plus les articles, ouvrages, colloques... dans lesquels des philosophes, essayistes, sociologues, écologues... abordent ce thème pour nous inciter à changer nos opinions et nos comportements à l'endroit des animaux. Ce que je pense est que ce thème ne vient pas tout seul, mais qu'il est partie prenante d'un mouvement social de plus grande ampleur que j'ai appelé le « moment écologique ». Ce changement attendu du rapport à l'animal est donc selon moi à comprendre comme un symptôme d'un changement beaucoup plus général du rapport à ce qu'on appelle la nature, et même plus précisément comme je souhaite pouvoir le montrer, du rapport à l'ensemble du vivant.

Une évolution à remettre dans un contexte plus large

Ce que je vais essayer de faire, c'est donc juste de vous proposer une façon de lire cette évolution, de l'interpréter et de lui donner un sens, je veux dire une direction. Parce que je pense en effet qu'il y a une même direction qui gouverne toute cette évolution, et ce sera l'hypothèse que je souhaiterais soumettre à la discussion.

« *Evolution des regards et des attentes* », dans notre vocabulaire sociologique on dit qu'il s'agit des représentations. Sachant qu'une représentation n'est ni vraie ni fausse, elle est tout simplement la manière selon laquelle on se représente le monde, comment on voit la réalité. Et il y en a autant qu'il y a de points de vue. Un paysan ne voit pas un champ de blé comme le voit un naturaliste ou comme le voit un Vincent Van Gogh...

« *Evolution des regards et des attentes de la société* ». Pour un sociologue, la société en tant que telle n'existe pas, il n'y a que les groupes qui la composent, avec leurs points de vue différents, leurs intérêts spécifiques. Il y a donc des représentations diverses et variées, et parfois concurrentes.

Toutefois, dans le cas qui nous occupe, à savoir celui de l'évolution des regards et des attentes de la société en général, vis-à-vis de la nature en général — et comme on va le voir, des animaux en particuliers et à plus forte raison des animaux sauvages (de la faune) — force est de dire que l'on assiste à un changement radical qui traverse toutes les sociétés occidentales, comme en témoigne, la prolifération de tout un nouveau vocabulaire pour parler de la nature, un vocabulaire qui n'existait pas quand j'ai commencé ma carrière de chercheur, il y a bientôt cinquante ans : écologie, biodiversité, générations futures, développement durable, agriculture biologique, gestion cynégétique, biosphère, écosystème, services écosystémiques, compensation environnementale, Zones Natura 2000, Arrêté de biotope, bien-être animal...

Il y a des périodes comme ça au cours desquelles il se passe un grand changement qui concerne toute une société dans la façon de se représenter le monde et ce que nous y faisons.

Essayez d'imaginer ce qu'était la représentation du monde dans l'Europe chrétienne

médiévale : le monde était un ici-bas dans lequel tous les fidèles, qui se savaient pêcheurs, priaient pour le salut de leur âme. La vie quotidienne était rythmée par les événements religieux et les cloches des églises, et tout un chacun était angoissé dans l'attente du jugement dernier. Et puis à la Renaissance et avec les guerres de religion, la Réforme, les Lumières, les choses n'ont pas arrêté de changer et les représentations de se métamorphoser. Plus tard avec la Révolution industrielle, l'avènement de la Modernité, c'est-à-dire de la croyance dans le Progrès technique et scientifique qui allait nous rendre « maîtres et possesseurs de la nature » et du désir d'émancipation d'avec toutes les traditions, tout a encore changé radicalement.

Eh bien, je crois que nous vivons une époque de changement radical, du genre de celles que je viens de rappeler, que j'appelle le « moment écologique » et qui prend ses distances par rapport à la représentation dominante de la période précédente, celle où l'on pensait pouvoir piller toutes les ressources de la Terre et y rejeter tous nos déchets. Je ne suis pas le seul à penser que notre Terre est devenue une Biosphère et que nous sommes responsables de son devenir. C'est donc un changement radical de représentation qui nous affecte tous. Mais par rapport auquel, bien entendu, nous n'allons pas réagir tous de la même manière.

Et, pour comprendre ce que peut être un changement aussi radical d'une représentation — comme il ne s'en produit pas tous les quatre matins — je propose de considérer que pour être à ce point implacable et s'imposer à tous de cette manière, une représentation doit être analysée comme la combinaison, l'articulation très forte entre trois dimensions.

Les trois dimensions fondamentales de toute représentation

Il faut, pour que cette représentation globale s'impose à tous — et devienne comme la « vérité vraie » :

1.— qu'elle nous touche en tant que nous sommes des êtres sensibles, qui n'accédons au monde que par le truchement de nos sens les plus sensoriels : la vue, l'ouïe, le tou-

cher... ; qu'elle nous touche, nous émeuve, nous atteigne par nos affects... de joie, de peur, de tristesse...

2.- qu'elle nous convainc en tant que nous sommes des êtres rationnels qui exigeons des arguments fondés en raison, qui ne voulons pas nous en laisser conter, qui demandons des preuves rigoureuses...

3.- qu'elle nous oblige en tant que nous sommes des êtres sociaux, et qui en tant que tels avons des obligations les uns envers les autres, devons nous soumettre à des règles communes...

Soit dit en passant, c'est de la scolastique médiévale que je tiens cet enseignement des trois formes d'intelligence : des choses sensibles, des choses rationnelles et des choses mystiques (Saint Bonaventure, Itinéraire de l'esprit vers Dieu, 1259, 1,7)

Ce que l'on peut traduire très concrètement en disant qu'une représentation, pour être efficace, doit être une articulation de figures (esthétiques, iconiques ou linguistiques, qui parlent à nos sens), de concepts (scientifiques qui résistent à la preuve) et de catégories (juridiques, qui instituent un nouveau régime de comportements).

Des figures qui nous touchent...

Des mots ...

En quelques décennies, le mot *sauvage* ou ses équivalents dans les langues latines (*selvatico*, *salvaje*, *selvagem*, *sãlbatica*...) a complètement changé de signification. Issu du latin *salvatica*, la forêt, il signifiait ce qui faisait irruption depuis la forêt et qui venait détruire le travail de domestication de la nature par le cultivateur. Il était le pôle sauvage opposé au pôle domestique, du latin *domus*, la maison. Il en va de même dans le monde anglo-saxon, où le *wild* anglais comme le *wilde* allemand signifiaient le désordre. Les *wilders* sont des bandes de voyous comme l'étaient nos sauvageons. Dans le monde rural traditionnel, le sauvage (ou le *wild*), pour le paysan, était ce contre quoi il fallait se défendre, ce qui était redouté, dangereux, ce qui était « nuisible », « ravageur » ou à tout le moins indésirable.

Aujourd'hui, ces deux mots (sauvage ou *wild*) ne veulent plus dire dangereux mais

vraiment naturel. Alors que les plantes sauvages étaient des mauvaises herbes, elles sont devenues des naturels, des simples pour la phytothérapie. Une proposition de loi déposée en 1988 par les défenseurs des animaux demandait que le terme animal sauvage dans le Code Rural soit remplacé par la locution « animaux évoluant à l'état de liberté naturelle ». La présence d'un animal sauvage quelque part est devenu la mesure de la naturalité de cet espace. De même la *wilderness* américaine ne signifie plus le désert ou la terre inculte, mais le lieu de la naturalité authentique.

... et des images

Et voilà, comme une preuve par l'image, qu'apparaît un petit animal sauvage bien inoffensif, qui est fait symbole par excellence de la vie sauvage (Cf. Fig. 1) !

Un petit animal qui n'est pas seul, puisque la quasi-totalité des logos des associations de protection de la nature nées dans les années 60 ont également un petit animal sauvage pour emblème (Cf. Fig. 2).

Ce qui signifie littéralement que la nature qu'il s'agit de protéger est identifiée à la seule nature dite sauvage. Autrement dit, que le mot Nature = Nature Sauvage. Ce que chacun pourra aisément vérifier en tapant

Fig. 1 :

Le panda du WWF, (World Wild Found, Fonds Mondial pour la Vie Sauvage).



Fig. 2 :

Les logos de quelques associations de protection de la nature.

« nature animaux » dans Google image, qui ne se retrouvera qu'avec de belles images d'animaux sauvages en liberté.

En résumé, on peut donc dire que la nature sauvage qui était définie hier d'un point de vue anthropocentriste, l'est aujourd'hui d'un point de vue de plus en plus écocentriste. Ce que ne fait que confirmer la place croissante des sciences écologiques dans les discours sur la faune sauvage et donc dans la construction d'une nouvelle représentation.

Des concepts : la science pour expliquer et pour convaincre

Dans cette seconde dimension de représentations, il n'est plus question des figures rhétoriques ou des images qui peuvent nous séduire (et nous faire aimer ce nouveau sauvage), mais des concepts destinés à rendre compte rationnellement, avec l'aide de la science, de l'utilité de sa présence. À cet endroit, ce sont bien sûr tous les concepts et les explications de la science écologique (science des rapports des être vivants entre eux et avec leurs milieux) qui vont concourir à forger cette nouvelle représentation de la place de l'animal. Ainsi, c'est au nom de la biodiversité que l'on demandera de reconnaître la place indispensable de tous les êtres vivants, et avec le recours à la notion de chaîne trophique que l'on démontrera qu'il

n'y a pas d'espèces nuisibles puisque chacune a son rôle à jouer dans ces relations d'interdépendance entre espèces proie et espèces prédatrices qui structurent les écosystèmes.

Et les chasseurs l'ont d'ailleurs bien compris qui, pour faire face aux oppositions de plus en plus nombreuses à leurs pratiques, ont adapté leur vocabulaire et ne parlent plus aujourd'hui que de gestion cynégétique, de prélèvements raisonnés, qu'ils revendiquent leur rôle de sentinelle sanitaire, ou encore qu'ils entretiennent des chemins ruraux cœur de la biodiversité (Extraits du site de l'Union nationale des Fédérations de chasseurs). Comme ils avaient su également recourir à la puissance des figures rhétoriques en imaginant cet ingénieux slogan : « La nature est notre culture ».

Est-ce à dire alors que cette nouvelle nature sauvage serait édenique, telle que représentée par exemple dans l'un des 17 tableaux pédagogiques édités par la FRAPNA (Fédération Rhône-Alpes des Association de Protection de la Nature) intitulé « montagne » et dans lequel toutes les saisons sont présentes en même temps et où la proie vit en toute quiétude avec son prédateur (Cf. Fig. 3) ?

Une nature sauvage de plus en plus numérisée

Alors qu'il est question de sauvage, c'est-à-dire de ce qui normalement échappe à toute maîtrise, le sauvage d'aujourd'hui est singulièrement de plus en plus connu scientifiquement et rationnellement contrôlé par des gestionnaires divers. Pour réaliser des inventaires — dans le cadre des multiples dispositifs de protection de la nature (ZNIEFF, Natura 2000, arrêtés de biotope, gestion des réserves...) — la faune sauvage est ainsi rentrée dans des bases de données électroniques de plus en plus nombreuses et performantes. Par delà ces opérations de connaissance, des populations d'animaux sauvages peuvent également être restaurées, réintroduites, translocalisées, régulées... Des animaux équipés de balises Argos ou de tout autre dispositif de géolocalisation, peuvent être suivis en temps réel. Parfois c'est sur leur reproduction que les gestionnaires interviennent. Le souci croissant de connaissance de l'état

Fig. 3 :
« La montagne ».
FRAPNA.



de la biodiversité, comme l'ont montré plusieurs auteurs, s'accompagne de la naissance de nouvelles professions entièrement dédiées à sa connaissance et à sa gestion que j'ai appelé des « éco-zoo-techniciens ». Recours qui n'est pas exclusif cependant du rôle croissant que des institutions telles que le Muséum national d'histoire naturelle confient à des amateurs passionnés pour recueillir des données sur le terrain et les transférer par Internet ; ainsi par exemple de l'opération de dénombrement des papillons de jardins ou de celle du stock des oiseaux communs, autres animaux sauvages auxquels on ne pense pas spontanément¹.

Des catégories juridiques : le droit pour imposer de nouveaux comportements

Troisième dimension constitutive d'une représentation, celle qui inscrit cette représentation dans les textes de loi, qui en fait une norme qui s'impose à tous. Parce que nous ne sommes pas seulement des êtres sensibles (sujets aux affects), ni seulement des être rationnels (accessibles aux arguments scientifiques) mais parce que nous sommes des êtres sociaux, organisés en société, qui avons des obligations les uns envers les autres et qui devons nous soumettre aux lois de notre pays. Une représentation que l'on peut considérer comme un cadre de pensée, encore une fois n'est pas seulement une façon de voir, elle est aussi ce qui cadre nos actions, ce qui nous oblige à des comportements spécifiques.

On a déjà mentionné cette proposition de loi proposant de remplacer le mot sauvage par celui de « animaux évoluant à l'état de liberté naturelle » dans les années 80 qui souhaitait ainsi inscrire dans la loi qu'il ne fallait plus en vouloir au sauvage. Plus récemment, évolution extraordinaire quand on sait la rigidité des catégories juridiques, le journal officiel du 17 février 2015 a déclaré que l'animal était un « être sensible ». Et la loi du 8 août 2016 stipule à la deuxième phrase du premier alinéa de l'article L. 422-2, au deuxième alinéa de l'article L. 422-15, à la fin de la seconde phrase du premier alinéa de l'article L. 424-10 et aux articles L. 427-8-1 et L. 427-10, que le mot « nuisible » est remplacé par « susceptible d'occasionner

des dégâts ». Un changement qui en instituant le fait qu'il n'y a plus d'animaux nuisibles en soi, consacre le passage déjà pointé d'un point de vue anthropocentré à un point de vue écocentré.

Et on peut d'ailleurs juste prendre l'exemple de la régulation du piégeage des animaux « susceptibles d'occasionner des dégâts » telle qu'elle est réglementée par l'art 427 – 6 I, 6 II et 6 III du Code de l'Environnement, en tant qu'il récapitule les trois dimensions des figures, des concepts et des catégories. Son processus est le suivant : réalisation d'un inventaire annuel par département pour connaître l'évolution des populations de mustélidés et corvidés ; décision préfectorale décidant des animaux concernés susceptibles d'être piégés ; intervention des piégeurs titulaires d'une formation, d'une autorisation et de pièges conformes à la réglementation (réputés sélectifs et indolores) et qui sont tenus de déclarer leurs campagnes et leurs prises en détail ; une centralisation des données par l'Office national de la chasse et de la faune sauvage (ONCFS).

Une hypothèse en guise de conclusion

Si comme je pense l'avoir montré, la nouvelle représentation de la nature en train de se mettre en place dans ce « moment écologique » que nous vivons n'est plus anthropocentrée mais écocentrée, alors on peut se demander si le couple d'opposés que nous continuons à utiliser pour parler des animaux sauvages versus les animaux domestiques est encore pertinente. Si en effet, ces animaux sauvages ne sont plus les dangers qu'ils étaient pour nos ancêtres paysans mais qu'ils sont devenus les indices de l'existence d'une nature encore naturelle et à ce titre de plus en plus connus, protégés et gérés, cela signifie-t-il que, parallèlement, les animaux domestiques d'hier seraient quant à eux à ranger du côté de l'artifice ?

Ce sont ces interrogations et quelques autres qui m'ont invité à proposer le schéma de la figure 4 dans lequel je propose d'ajouter au couple traditionnel opposant horizontalement le sauvage et le domestique, un autre couple d'opposés représenté verticalement. Ce second couple d'opposés concerne le vivant, tous les êtres vivants, qui comme

1 - Des sciences citoyennes ? La question de l'amateur dans les sciences naturalistes, F. Charvolin, A. Micoud, L.K. Nhyart, Eds. de l'Aube, 2007.

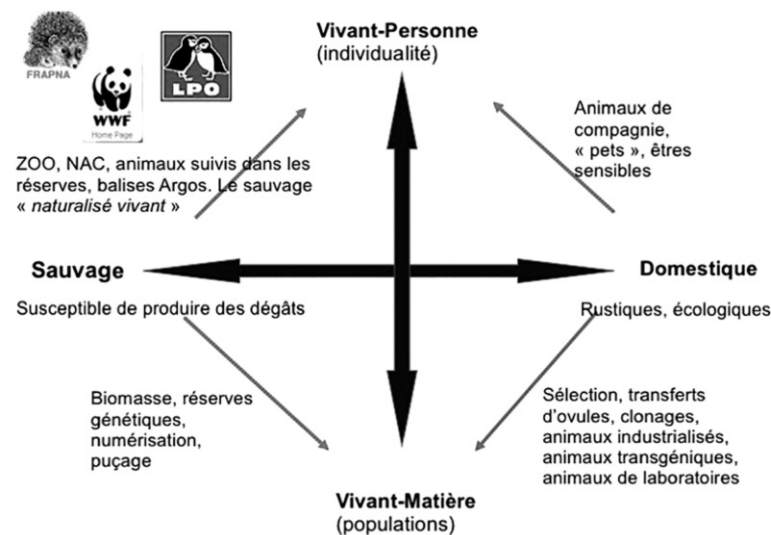


Fig. 4 :
Un schéma pour repenser
les catégories animales.

chacun le sait, sont tous en tant qu'ils sont des êtres et non des choses, fait de matière qu'ils organisent pour constituer un « soi » tout à la fois séparé et relié à un milieu. Un nouvel axe donc qui place en haut le vivant individualisé (le vivant-personne) et en bas le vivant massifié (le vivant-matière).

Resterait à voir ensuite où placer dans ce schéma, soit à chacun des pôles soit dans toutes les situations intermédiaires, toutes les sortes d'animaux réellement existants, ou plutôt toutes les situations dans lesquelles se trouvent, de notre fait, placés ces animaux. Il n'y aura ainsi sans doute pas beaucoup d'hésitations à placer dans la case vivant-matière, les animaux élevés dans des usines de viande sur pied, ni à mettre dans la case vivant-personne, les petits animaux de compagnie supports d'investissements affectifs légitimes. Mais où placer les animaux « sauvages » comptés, suivis, soignés et nommés dont s'occupent les gardes d'un Parc national ? Les gibiers élevés pour le plaisir des chasseurs ? Et où mettre de la même façon, les moutons ou les bovins utilisés pour entretenir les pelouses sèches d'une Réserve naturelle ? Et où placer les animaux confinés

dans les laboratoires de recherche, les chiens-guides d'aveugles, ceux utilisés par les brigades des stup pour chercher les drogues, les animaux des zoos, les dauphins des delphinariums, les poneys des centres d'équithérapie... ?

Il me semble toutefois que ne restera bientôt au plus près du pôle « sauvage » que les seuls animaux susceptibles d'occasionner des dégâts (catégorie anthropocentrée s'il en est), c'est-à-dire ceux dont, bon an mal an, il faudra bien réguler les populations. »

A.M.

Bibliographie

Extraits de la bibliographie de l'auteur relative à la question animale.

- Des êtres nuisibles ou des gêneurs dans la communauté biotique, In *Sales bêtes et mauvaise herbes ; la notion de nuisible en question*, (dir. Remi Luglia), Presses Universitaires de Rennes, 2018 (à paraître)
- La légende de Néron enfant, in *Les animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux*, Vinciane Despret et Raphaël Larrère (dir), Hermann, Paris, 2014, pp. 243-249
- En somme toute chair... (Genèse 9.16), in *Aux frontières de l'animal ; mises en scène et réflexivité*, éd. par Annick Dubied, David Gerber et Juliet J. Fall, pp. 85-102, Librairie Droz (Travaux de Sciences Sociales), Genève, 2012.
- Sauvages ou domestiques, des catégories obsolètes ? in *Sociétés*, « Relations anthropozoologiques », n° 108, 2010/2, De Boeck, Bruxelles, pp. 99-107,
- « Mais qu'ont-ils donc à tous s'occuper des animaux ? » in *L'animal sauvage entre nuisance et patrimoine*, eds par Stéphane Frioux et Emilie-Anne Pépy, ENS Editions, Lyon, 2009, pp. 177-187
- « Sauvage et domestique » (textes rassemblés et présentés par André Micoud et Valentin Pelosse) n° spécial de la Revue *Etudes Rurales*, 129-130, (janvier-juin 1993, paru en mai 1994)
- « Vers un nouvel animal sauvage : le sauvage "naturalisé vivant" ? » in *Natures, Sciences, Sociétés*, Vol. 1, n° 3, 1993, Dunod, Paris, pp. 202-210.

Résumé

Ce texte présente l'évolution des regards et attentes de la société vis-à-vis de la faune et de sa gestion à partir de trois entrées : celle des mots et des images, celle des savoirs et des concepts et, pour finir celle des catégories juridiques. En effet, c'est toujours par ces trois dimensions (sensible, rationnelle et sociale), combinées entre elles, que se forgent nos représentations du monde. Qui bien sûr peuvent être différentes selon les positions et les intérêts des protagonistes. C'est ainsi que depuis plusieurs décennies, sous l'effet notamment du moment écologique, on a pu voir ces trois types de représentations du sauvage changer du tout au tout. Ce dont il fallait se défendre, parfois jusqu'à l'éradication, est devenu l'emblème d'une nature à préserver. Reste néanmoins le problème délicat de la cohabitation avec ce sauvage désiré dont il faut aussi parfois « réguler » l'éventuelle prolifération. Pour finir, on se posera la question de savoir s'il ne conviendrait pas de changer radicalement notre façon de considérer les animaux...